

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vacances marines

Michelle LeNormand

Volume 6, Number 6 (36), November–December 1964

L'âge du siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30004ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LeNormand, M. (1964). Vacances marines. *Liberté*, 6(6), 421–424.

Vacances marines

Chaque année il vous semble que l'été sera long, et soudain vous constatez qu'il a fui sans que vous vous en rendiez compte; de l'eau que vous vouliez dans vos mains retenir et qui coule toute entre vos doigts refermés!

Ah! tout ce que vous aviez projeté en arrivant. Les iris sauvages, les pissenlits, les marguerites s'ouvraient à peine. Les champs étaient couverts des fraisiers en fleurs. La mer était calme, bleue pour vous accueillir; la petite baie qui s'arrondissait au pied de votre chalet était limitée par des rochers qui, à marée basse, grandissaient et se multipliaient. Ne les connaissant pas, vous avez d'abord cru qu'ils vous gêneraient pour nager. Mais non. Entre eux se creusait devant chez vous un très long bassin au fond sablonneux.

Il n'était pas sept heures. Vous avez eu quand même tout de suite envie de sortir. Un grand cargo noir et jaune était ancré au large. Vous n'aperceviez pas le quai où il irait tout à l'heure s'amarrer. Si vous descendiez sur la grève, peut-être verriez-vous l'accostage? Vous n'oseriez pas vous baigner. Il avait fait trop froid la nuit. Mais vous pourriez vous promener à la frange des vagues.

Sans bruit, vous avez enfilé votre maillot de bain... et tout doucement ouvert la porte. Ah! ce premier matin tout à vous, rien qu'à vous, sera-ce possible que chaque beau jour, vous retrouviez son étincelante splendeur? Les hirondelles des falaises faisaient leurs rondes? Quand les cessaient-elles? La veille, éblouis par le lieu de rêve où le hasard, — la Providence plutôt, — vous avait amenés, ne vous décidant pas à rentrer, malgré la nuit qui apportait le froid, amusés, vous aviez suivi leurs girations.

Un pinson-chanteur ce matin, grappillait déjà dans vos herbes sauvages. Aux alentours, les rares maisons dormaient d'un profond sommeil. Sur la plage, la ligne où la haute mer s'y

était arrêtée, se parsemait du bleu nacré des moules ouvertes et vides. Ces rochers encore inconnus, à marée basse, vous en offraient donc de vivantes?

Vous auriez aimé explorer immédiatement ce domaine près duquel vous veniez de vous installer. Mais vous n'aviez pas averti que vous quittiez la maison. Vous n'aviez pas préparé le café, vous ne pouviez pas disparaître. Vous avez pourtant goûté au froid des premières vagues...

Plus tard, le déjeuner fini, le feu éteint, portes et fenêtres grandes ouvertes pour laisser pénétrer le soleil et l'air salin, vous étiez dehors, avec des livres, du papier, vous disant: "Un jour pareil, il ne faut pas en gaspiller la moindre miette entre quatre murs!"

Vous aviez raison. Travailler face au large serait idéal. Mais c'était trop beau. Vos yeux ne tenaient pas en place. Vous aviez le cœur gonflé d'une joie extrême, malgré votre jeunesse pourtant si morte, si morte...

Tout de suite après, les jours se sont mis à fuir. Les énormes pissenlits gaspésiens, vite sont devenus des boules blanches fragiles comme des bulles de savon. Les marguerites ont allongé leurs collerettes. L'anis a fleuri, puis s'est formé en grains. Les fraises ont mûri. Les petites étoiles jaunes de l'argentine ont couvert le sol. Les beaux iris sauvages se sont fanés et vous avez vu bientôt les champs se colorer du mauve rosé des épilobes.

Fronçant les sourcils, vous avez regardé le calendrier. Demain, ce serait le mois d'août, Vous aviez nagé, deux fois par jour, le plus souvent. Il vous semblait cependant que ce n'était pas assez. Vous aviez exploré les rochers, cueilli des moules, affolé les crabes parmi les oursins et les bigorneaux.

Les enfants des alentours vous avaient appris que les bigorneaux, ici, s'appellent des berlicocos. "Berlicoco, berlicoco, montre-moi tes cornes, ou bien je te tue" chantaient-ils. Ils vous apportaient des étoiles de mer. A marée basse, sans s'en douter, ces enfants embellissaient le paysage. Ils se dressaient sur les rochers, et dans les eaux calmées, leurs jambes nues se miraient, double longueur, et le vert, le rouge des maillots marquaient d'une note joyeuse, leur plaisir de vivre et le vôtre.

Mais le mois d'août avançait. Vous cesseriez bientôt d'entendre la ritournelle du pinson voisin. Il se serait envolé. Les hirondelles aussi, un peu plus tard, et le cri des goélands vous

semblerait plus triste. Les corneilles, nombreuses, tiendraient à l'aube leurs assemblées, sur les pointes des épinettes, criant comme des perdues.

Et voici que dans la prairie, les pois sauvages ont fini de fleurir, la verge d'or brille au soleil, et vous avez vu quelques asters d'automne, et le jaune vif de la tanaïsie.

Douleur. L'été vraiment se mourait.

Un beau matin, un de ces beaux matins où il ne faut pas dormir, où il ne faut rien manquer, longeant la douce plage, vous avez vu trotter au bord de la vague, les alouettes de mer. (1)

C'était le dernier signe. L'été était fini.

Pourtant, rien ne semblait différent. Même calme. Même bleu. Même douceur un peu fraîche de l'air. Même silence vide, que scandait le bruit régulier d'une mer paresseuse. Nulle part comme sur cette grève déserte, le réveil des choses n'avait cet aspect de commencement du monde: solitude de la lumière éternelle qui progresse: nudité de l'immense mer: couleur moirée du ciel.

Foulant le sable déjà chaud, comme au début de l'été que vous espériez si long, votre coeur se gonfle, moitié regret, moitié joie. Votre approche fait alors lever les jolies alouettes de mer. Elles fuient et dessinent au-dessus du flot, des courbes parfaites, toutes ensemble montrant tantôt leur dos sombre, tantôt leur ventre pâle. Est-ce la musique du vent qui règle le rythme de leurs figures, miracle d'harmonie? Ont-elles enseigné aux avions, le jeu de leurs escadrilles? Mais la machine que l'homme a fabriquée garde une raideur que les minuscules oiseaux n'ont pas. Jamais plus de souplesse, plus de cohérence, un tel accord d'ailes n'a synchronisé un vol d'ensemble.

Vous vous immobilisez pour admirer. Les alouettes tracent un feston invisible au-dessus de l'eau miroitante, scintillante, palpitante, bleue et or. Vous vous immobilisez si complètement, que rassurées, elles reviennent s'abattre sur le rivage, et reprennent à côté de vous leur pas de course aussi extraordinaire que leur vol.

Elles glissent à l'extrême bord de la vague. Elles en épousent le rapide frisson. On dirait que leur élan n'est pas volontaire, qu'elles ne sont que plumes que le vent emporte. Mais

(1) Petit pluvier.

sur le sable, leurs petites pattes laissent des lignes et des lignes d'empreintes qui ressemblent au dessin qu'enfant, on vous apprenait à faire, pour marquer les chaînes de montagnes sur les cartes géographiques.

Quand les alouettes cessent de courir, vous les cherchez sans les voir. Leur dos est exactement couleur du sable. De près, elles ont aussi un capuchon brun attaché par une *gorgette* sur leur col pâle, un capuchon de bonne Soeur. Qu'elles sont jolies!

Vous vous amusez à les déranger, pour les voir repartir. Leur escadrille en rond, survole un moment les flots puis elles s'abattent encore toutes ensemble, pour picorer un peu plus loin. Picorer quoi? Elles sont quinze, vingt. Jamais une alouette n'est solitaire. Jamais non plus, la vague qu'elles longent de si près ne les submerge...

L'automne réel et froid, ne les surprendra pas non plus. Elles s'en vont, m'a t'on dit, sur les plages de France, à l'heure nécessaire.

Tandis que vous, l'eau souvent vous attrape, et l'automne bientôt va vous submerger, vous chasser du petit paradis où l'été, pensiez-vous, serait si long...

Comment, si petites, font-elles pour traverser si loin?

Mais elles ne s'en iront que plus tard. Vous, libres de rester, vous vous laissez conduire par le calendrier. Le chalet fermera ses volets, deviendra aveugle pour l'hiver.

Pourtant, et vous le savez, beaucoup de matins d'octobre ici, sont de beaux matins d'été. Les alouettes le prévoient. Elles resteront dans la même tranquillité heureuse de la plage déserte, le même bleu tendre et exquis de la mer.

Elles seront là pour les levers de soleil plus tardifs, au grand ciel de parchemin translucide, tout rose. Et peut-être qu'un cargo, — comme vous vous souvenez d'en avoir vu, — sera debout sur l'horizon comme sur un grand socle, et dressé, la proue noire merveilleuse sur le ciel d'aurore tout rouge collé sur la mer bleue.

août 1964.

Michelle LENORMAND

Michelle Lenormand

Epouse de Léo-Paul Desrosiers, a collaboré à divers journaux dont "Le Devoir" et "Notre Temps". Elle a publié plusieurs livres: romans, contes, chroniques.

Elle nous adressait ce texte quelques semaines à peine avant sa mort.